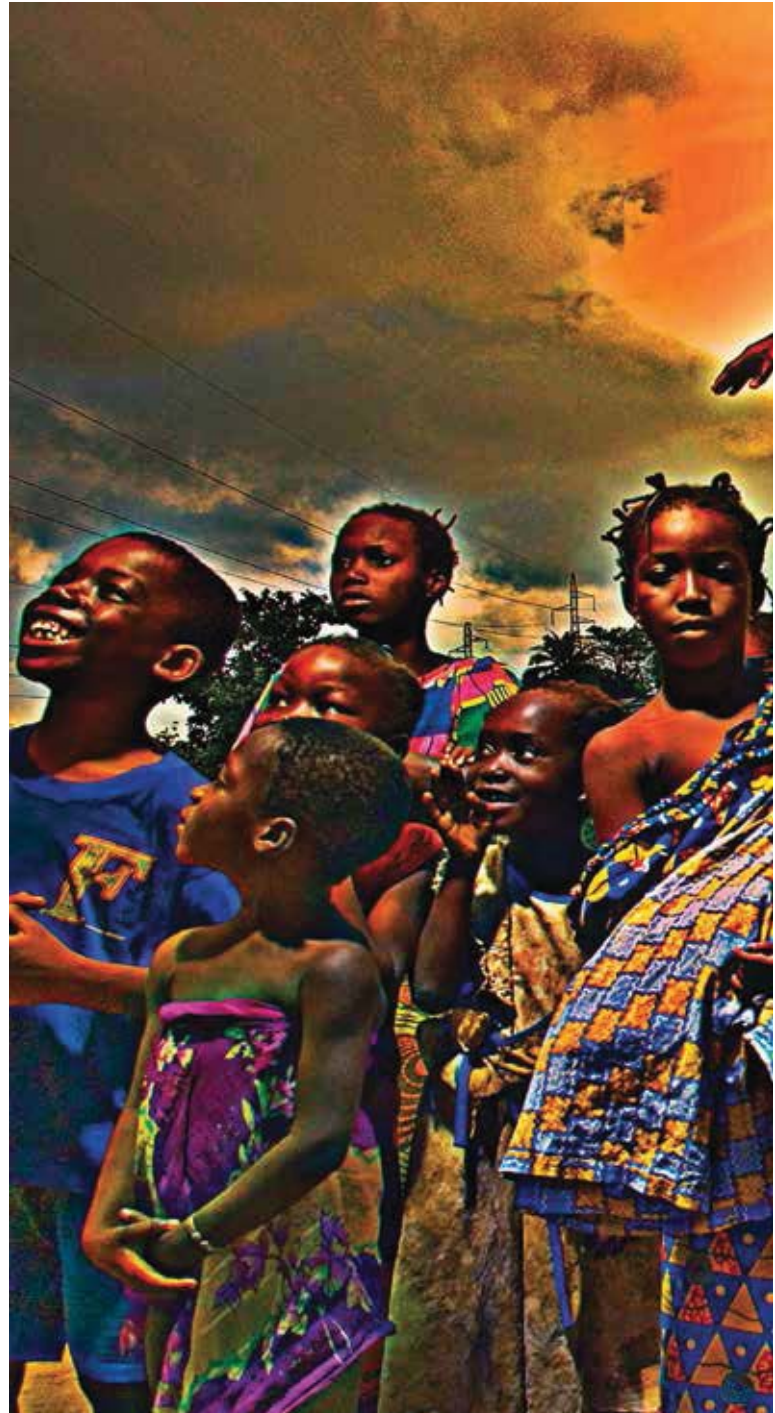


# L'explosion de l'art contemporain ivoirien

Sur la cote du marché de l'art contemporain, l'Afrique est en train de se frayer un chemin. Comme en témoigne cette enquête exclusive de Forbes Afrique en Côte d'Ivoire qui dévoile les tendances fortes, les prix, les grandes signatures, les galeristes, les mécènes et les nouveaux golden boys collectionneurs.

PAR ÉLODIE VERMEIL

**N**euf heures du matin, dans une paisible ruelle de Yopougon Gesco, un quartier populaire d'Abidjan. Frédéric Bruly-Bouabré est en train de prendre son petit-déjeuner. Autour de lui, les poules caquettent, échappées des cages éventrées installées sur la petite terrasse de son modeste domicile. Un chat affamé se love entre ses jambes, attiré, sans doute, par les deux pots de lait et le pain frais posés sur la petite table basse qui accueillera tout à l'heure son matériel de dessin. Le Vieux qui crée, c'est toujours un spectacle : tandis qu'il mature son trait, un crayon de pastel suspendu au-dessus du papier, les passants et voisins s'attardent, de plus en plus nombreux.



Asita, Paul Sika

Vêtu d'un pagne de couleur ocre, un turban de tissu jaune noué dans ses cheveux, cet homme, âgé de plus de 90 ans, si « joliment vieux », comme dit de lui Aboudia, jeune peintre ivoirien en plein essor, est un véritable patrimoine vivant, « connu mondialement, mais pas reconnu en Côte d'Ivoire », déplore Benjamin Gueguemo, assistant-directeur du Musée Municipal d'Art Contemporain de Cocody.

Pourtant, Frédéric Bruly-Bouabré est de loin l'artiste le plus cher et le plus coté de son pays, et sa notoriété dépasse largement les frontières ivoiriennes. Découvert par Théodore Monod à la fin des années cinquante, révélé à l'international lors de l'exposition « Les Magiciens de la Terre », tenue au



Centre Pompidou et à la Villette en 1989, il a depuis exposé à Tokyo, Londres, Paris, Berlin, Francfort..., et ses petits dessins à l'ingénuité lumineuse, fruits d'une écriture personnelle située à mi-chemin de la poésie, de la mystique et de la philosophie, ont fait escale sur les cimaises du MoMA, du musée Guggenheim, du Palazzo Grassi, de la Fondation Cartier, du Grand Palais, et aux biennales de Venise, Sydney, Johannesburg et Dakar.

Sa cote sur le marché de l'art contemporain (classement Artfacts.Net 2012 : 1 895 -, sur 271 436 artistes classés) est aujourd'hui largement supérieure à celle du célèbre sculpteur sénégalais Ousmane Sow (20 119 +), et il y côtoie au coude à coude Chéri Samba (1 585 -), considéré comme l'un des

grands maîtres de la peinture africaine contemporaine. Le 23 mai dernier, « Gueie Gueie Legend », une petite carte de 19x14,2 cms signée de la main du vieux maître, s'est vendue plus de 4 000 euros (environ 2 624 000 F CFA) aux enchères, tandis qu'à l'heure actuelle, une série de 180 de ses dessins se négocie autour de 120 000 euros (près de 79 millions F CFA). « Mais les gens ont oublié qu'avant "Les Magiciens de la Terre", Bruly-Bouabré proposait des dessins à 10 000 F CFA [15 euros, Ndlr] que personne n'achetait », explique le professeur Yacouba Konaté, critique d'art, philosophe, galeriste et curateur incontournable de la scène artistique ivoirienne et africaine. Et aujourd'hui, l'homme vit dans le dénuement le plus total,

sombrant progressivement dans l'oubli quand il n'est pas complètement ignoré des siens.

Un peu livré à lui-même, à l'image du Vieux, le Musée municipal d'art contemporain de Cocody tente de faire bonne figure comme il peut, mais les badauds s'attardent plus volontiers au grand marché qu'entre ses murs. Les employés qui y travaillent sont des agents de la mairie, qui a acquis quelque 4 000 toiles pour constituer le fonds du musée. Dans la salle principale, accrochés à la va-vite sur les murs et les fenêtres dont certaines portent encore des impacts de balles, on trouve une petite cinquantaine de tableaux naïfs, exposés ici dans le cadre de la BIANA (Biennale internationale des arts naïfs d'Abidjan, qui s'est déroulée du 26 avril au 20 mai 2012), et dont les prix oscillent entre 35 000 F CFA et 850 000 F CFA (respectivement 53 et 1 296 euros). Pour l'heure, seules deux toiles ont été vendues. « Ici en Côte d'Ivoire, les gens ne s'intéressent pas beaucoup à la culture et les peintres ne sont pas nombreux à vivre de leur art. Il n'y a pas assez d'institutions, pas assez

d'expositions, et pas assez d'acheteurs pour les marchands d'un art qui n'est, de toute façon, pas considéré comme une priorité », explique M. Gueguemo.

### Les initiatives

Aujourd'hui, c'est donc essentiellement l'initiative privée qui favorise et encourage la visibilité des artistes. En marge des espaces d'exposition traditionnels constitués des quelques galeries actives que compte la capitale économique du pays, le Centre culturel français et le Goethe-Institut organisent régulièrement des expositions de peinture et de photographie.

Bien que la portée de son action n'ait pas de répercussions à l'international, le mécénat d'entreprise a malgré tout permis la découverte de jeunes talents et de nombreux artistes de la création contemporaine africaine. C'est par exemple le cas du programme de mécénat BICICI Amie des Arts lancé en 2003 par la branche ivoirienne du groupe BNP Paribas : une manifestation quasi-institutionnelle devenue incontournable dans le paysage culturel ivoirien, qui se déroule chaque année sous le

parrainage de la Première Dame de Côte d'Ivoire, Dominique Ouattara. L'édition 2011, tenue du 27 septembre au 28 octobre, a notamment révélé une jeune photographe de talent, Joana Choumali, invitée dans la foulée à participer en off aux Rencontres photographiques de Bamako, et sélectionnée parmi les 4 artistes choisis pour représenter la Côte d'Ivoire à l'exposition internationale organisée par le comité Olympic Fine Arts en marge des 30e Jeux olympiques de Londres qui se sont déroulés cet été.

Certaines institutions privées, comme la Fondation Charles Donwahi pour l'art contemporain, affichent également de belles ambitions : créée par Illa Ginette Donwahi et son frère Alain en hommage à leur père, ancien ministre sous Houphouët et amateur d'art éclairé, la Fondation fonctionne pour l'instant sur une base d'apports personnels et de mécénat, et les différentes œuvres exposées sont pour la plupart les propriétés personnelles de ses membres. Se basant sur le modèle d'institutions comme la Fondation Cartier pour l'art contemporain ou le Palais de Tokyo, cet établissement, qui propose un espace



Demba Camara



Guerrier, 2011.

## LE PHÉNOMÈNE ABOUDIA ET LA NOUVELLE GÉNÉRATION



Interdit d'uriner, amende 3 000 F CFA, 2012

Symbole des promesses de la nouvelle scène artistique ivoirienne, Aboudia est devenu la coqueluche des médias internationaux et des amateurs d'art avec ses peintures cathartiques dépeignant la bataille d'Abidjan, cris muets figés dans la matière, entre Goya pour le fond et Basquiat pour la forme. Interviewé dans l'édition en anglais de Vogue daté de mai-juin 2012, Jack Bell, son représentant à Londres, résume ainsi l'ascension fulgurante du jeune prodige : « En janvier 2011, Aboudia n'avait pas l'eau courante. Cinq mois plus tard, il est devenu un artiste contemporain international ». Cet artiste, auquel on prédisait il y a quelques années un avenir de « peintre des rues », qui troquait une toile en échange d'un « garba » (plat populaire ivoirien à basse d'attiéké et de morceaux de poisson frit) et cédait encore il n'y a pas si longtemps ses œuvres pour 10 000 F CFA, partage aujourd'hui son temps

entre Londres, New York, Johannesburg et Abidjan, et incarne l'espoir de toute une génération. Un « Aboudia » se vend actuellement entre 2 000 et 10 000 euros (respectivement 1,3 millions F CFA et 6,5 millions F CFA) sur le marché international. L'année dernière, la prestigieuse galerie Saatchi a fait l'acquisition de 4 de ses toiles et plus récemment, 3 de ses tableaux ont intégré la collection privée de Jean Pigozzi.

De la même génération que le sculpteur Jems Robert Koko Bi, Camara Demba est lui aussi un digne représentant de la scène artistique ivoirienne à l'international. À travers ses « fétiches contemporains », qui ont rejoint la collection Pigozzi dans la foulée de leur exposition au musée Guggenheim en 2006, il s'amuse à détourner les codes en revisitant les statuettes traditionnelles à la sauce manga. Ses sculptures d'une cinquantaine de centimètres,

composées de matériaux hétéroclites assemblés en montages colorés, coûtent aujourd'hui environ 1 000 euros (environ 656 000 F CFA) l'unité. Parmi les projets en cours, une exposition de groupe à Rome cet automne ainsi qu'une exposition solo pour l'année 2013.

Côté photographie, la Côte d'Ivoire offre une scène assez dynamique, avec quelques beaux talents, mais c'est indéniablement le jeune Paul Sika qui a fait le buzz à l'international. Qualifié de « prodige du multi-média » par le prestigieux New York Times, guest-star du blog de Kanye West en 2009, interviewé sur CNN dans le cadre de l'émission « Inside Africa », et plus récemment par les journalistes de France 5 venus réaliser un portrait de la Côte d'Ivoire à l'heure de l'après crise, il compose une œuvre surprenante. Elle se situe à mi-chemin de la peinture et de la photographie et dresse, en clichés vibrants et sursaturés de couleurs, le portrait d'une Afrique à la jeunesse insolente et décomplexée. Nourries d'influences mangas et jeux vidéo, de références cinématographiques et de clins d'œil aux maîtres chic et choc de la camera obscura comme Jean-Paul Goude et David LaChapelle, les photographies-tableaux au dynamisme déjanté et glamour de cet électron libre, accro à Photoshop déjouent toutes les grilles de lecture à l'aune desquelles on est souvent tenté d'appréhender les œuvres dépeignant le continent africain.



Les grands noms de la mythologie bété, Dégri-barrage-piège-filet-anti-oiseaux. Frédéric Bruly-Bouabé, 2011

d'exposition de 500 m<sup>2</sup>, entend remédier à la méconnaissance générale dont souffre l'ensemble de la production artistique africaine, sur un plan international, mais également à l'intérieur des frontières du continent et du pays.

Comme l'explique Charles Rabet, son secrétaire exécutif, « il faut susciter un éveil au niveau de la population pour que les uns et les autres commencent à s'oxygéner au niveau de l'esprit et oublient le quotidien et son lot de difficultés. L'art a aussi une place importante dans l'économie d'un pays et les artistes doivent pouvoir vivre de leur art. Les artistes ivoiriens n'ont pas suffisamment d'opportunités. Bien sûr, on compte

quelques galeries, mais leur fréquentation n'est pas un fait culturel : on ne va pas voir un artiste comme on va au marché. Il faut offrir à l'art l'opportunité d'un marché qui peut se fréquenter comme tous les marchés. Pour susciter l'intérêt, la passion, il faut créer le lien à l'art par l'environnement, l'évènementiel, et y aller progressivement ».

Actuellement, tous les regards sont tournés vers la galerie Cécile Fakhoury, qui accueille du 14 septembre au 17 novembre l'exposition inaugurale « Aujourd'hui je travaille avec mon fils Aboudia », constituée d'une dizaine de tableaux effectués en collaboration par Frédéric Bruly-Bouabré et Aboudia.

Avec ses 600 m<sup>2</sup> de superficie répartis en deux espaces (intérieur et extérieur) de 300 m<sup>2</sup>, entièrement dédiés à la création contemporaine africaine, cette nouvelle galerie entend œuvrer à la promotion de l'art contemporain africain sur le continent, en faisant découvrir ou redécouvrir les nombreux talents que compte l'Afrique en général dans toutes ses composantes et la Côte d'Ivoire en particulier. À terme, elle vise également à développer un marché local dynamique et ambitionne de constituer un corpus recensant de façon la plus exhaustive possible les artistes, leur vie et leurs œuvres, pour plus de traçabilité et de visibilité des talents africains.

## UN MARCHÉ PORTEUR ANIMÉ PAR UN MONDE ÉLITISTE

Ce n'est un secret pour personne : l'art contemporain – art africain inclus – entretient une relation privilégiée avec le pouvoir et l'argent et suscite de véritables passions chez les grands de ce monde. Princes émiratis, « nouveaux riches » chinois, golden boys ivoiriens, businessmen et personnalités en tous genres et de toutes nationalités, n'hésitent plus à enchérir : aujourd'hui, un Yoinka Shonibare peut atteindre plus de 87 000 euros (à peu près 57 millions F CFA), un Chéri Samba se vendre 50 000 euros (près de 33 millions F CFA) et une sculpture en bronze d'Ousmane Sow 200 000 euros (131 millions F CFA).

Une réalité que résume ainsi le professeur Yacouba Konaté : « toutes les puissances qui veulent s'affirmer ou se consolider sentent qu'elles ne peuvent pas faire l'impasse sur l'art africain contemporain ». Dans cette dynamique, le rôle des galeristes, des mécènes, et de certains collectionneurs en particulier, est souvent déterminant, car ils peuvent contribuer de façon significative à la notoriété d'un artiste. Une partie de la collection de l'homme d'affaires congolais Sindika Dokolo a ainsi été sélectionnée par un jury international pour représenter l'Afrique « noire » à la 52e édition de la Biennale de Venise en 2007, une première pour l'Afrique sub-saharienne. De grandes institutions internationales du monde des arts plastiques comme la Tate Modern Gallery à Londres ou le Whitney

Museum de New York, ont déjà organisé plusieurs expositions des œuvres de sa collection, qui compte plus de 1 000 pièces.

Mais la collection privée d'art contemporain africain la plus importante et la plus influente au monde est sans nul doute celle de l'homme d'affaires italien Jean Pigozzi, héritier de la fortune Simca. Constituée de quelque 12 000 pièces, la CAA-CART (Contemporary African Art Collection) a entre autres été présentée au musée Guggenheim et à la Tate Modern.

En Côte d'Ivoire aussi, l'art fréquente les hautes sphères, et contrairement à d'autres capitales d'Afrique, les tableaux d'un certain prix peuvent s'y vendre, comme l'explique le professeur Yacouba Konaté : « la nouvelle bourgeoisie ivoirienne achète. Avec la crise, le profil des acheteurs s'est diversifié, les nouveaux golden boys commencent à s'intéresser à l'art ». Parmi les amateurs et collectionneurs ivoiriens, on compte notamment Maître Dominique Kanga et René Yédiéti, PDG du groupe Librairie de France.

Pas mal de beau monde aussi du côté des acteurs officiant directement dans le secteur : intermédiaire exclusif de Frédéric Bruly-Bouabré représenté en Côte d'Ivoire par Yaya Savané, André Magnin, qui a co-organisé l'exposition « Les Magiciens de la Terre » en 1989 avant de constituer et diriger la collection privée de Jean Pigozzi jusqu'en 2008, est depuis plus de 20 ans une figure incontournable de la

scène artistique africaine contemporaine. Cécile Fakhoury quant à elle, est la belle-fille de l'influent architecte et homme d'affaires libanais Pierre Fakhoury, maître d'œuvre de la Basilique de Yamoussoukro et actuellement chargé de la rénovation de l'emblématique l'Hôtel Ivoire. Illa Donwahi, fille de l'homme politique Charles Donwahi, a été présidente du GEPEX (Groupe des exportateurs de café-cacao de Côte d'Ivoire) en 2000 et première vice-présidente du CGFCC (Comité de gestion du café-cacao) de 2008 à 2011.

Parmi les promoteurs de la Fondation qu'elle a créée en 2008 avec son frère, on trouve plusieurs personnalités du « haut Abidjan » comme l'architecte Issa Diabaté, du très en vogue cabinet Koffi & Diabaté, ou encore Marème Malong Samb, fondatrice de la galerie MAM d'art contemporain à Douala, et à l'origine d'un grand nombre d'expositions d'art contemporain et de design. Enfin, le professeur Yacouba Konaté, actuel directeur de la Rotonde des Arts – l'une des galeries abidjanaises les plus actives, soutenue financièrement par la Fondation Nour Al Hayat. Il est depuis janvier 2012 secrétaire général de la Grande Chancellerie. Auteur de plusieurs ouvrages et d'un grand nombre d'articles sur l'art contemporain africain, il a été commissaire de nombreuses expositions, dont l'édition 2006 de la Biennale de Dakar, et fait en quelque sorte office de figure tutélaire du monde des arts plastiques ivoiriens.

## De grandes espérances

Depuis un peu plus d'un an, dans le contexte de relance économique et d'apaisement socio-politique qui prévaut en cette période de sortie de crise, la Côte d'Ivoire a vu fleurir une foule de manifestations culturelles qui ont drainé dans leur sillage un public curieux de redécouvrir son patrimoine. L'impression qui prévaut est que les Ivoiriens se retournent, fiers et émerveillés, sur des talents qui jusqu'ici n'avaient pas voix au chapitre. Certes, la plupart de ces actions ont été initiées durant la crise et ne sont finalement que le résultat d'une continuité, porté par des circonstances redevenues plus favorables, mais il semble que l'expression artistique dans son ensemble rencontre aujourd'hui davantage d'écho et ait plus d'espace pour s'exprimer sur la place publique ivoirienne.

Exemple caractéristique de cette tendance, du 12 juillet au 10 août, c'est une belle surprise que le public ivoirien a pu découvrir à l'occasion de l'exposition d'un certain Clic Clac Baby, organisée par le Goethe-Institut. Photographe de studio dans les années 1960, celui-ci a immortalisé dans une série de portraits de groupes, de couples et d'individus posant avec les symboles de leur statut social, l'« ivoirien way of life » de l'époque.

Véritable « mémoire vive » du pays, ses clichés, d'une valeur historique et artistique inestimable, s'inscrivent dans la veine de ceux d'un Malick Sidibé ou d'un Seydou Keita, dont les tirages peuvent se vendre jusqu'à 10 000 euros. Depuis le début de l'année 2012, grâce aux efforts conjoints du designer ivoirien Jean Servain Somian et de Stefan Meisel, correspondant en charge de la culture pour la chaîne allemande ZDF, chargé de communication au Goethe-Institut et agent de plusieurs artistes et photographes ivoiriens, les archives complètes de sa production (quelque 5 000 négatifs noir et blanc de format 6x6) ont été exhumées de leurs cendres pour être assorties et traitées. Les tirages manuels et uniques seront ainsi progressivement



Couple, 1961



Enfant, 1959



Le menuisier avec la femme de son frère, 1959

réédités en édition limitée, numérotés et signés de la main de l'artiste.

Développés au format 50x50, leur prix de vente oscille entre 350 euros (230 000 F CFA) et 600 euros (394 000 F CFA)... pour l'instant. Une (re)-découverte à suivre de près, puisque ses clichés ont déjà attiré l'attention du Canada et de la France... et pourraient fort bien se retrouver dès l'année prochaine aux côtés de ceux des grands maîtres de la photographie africaine, à l'occasion d'une exposition de groupe à Londres.

## De l'art délicat de la « prise en main »

Les spécialistes sont unanimes : le plus grand problème du marché de l'art contemporain africain réside dans son manque de visibilité. À l'échelle ivoirienne, par exemple, à potentiel plus ou moins égal, la différence de management et de notoriété entre un Aboudia et un Paul Sika, deux artistes de la même génération, met à jour une problématique qui n'est pas du simple ressort des gouvernements et des institutions : le marketing artistique. Stefan Meisel explique : « J'ai commencé à soutenir le jeune artiste Aboudia en décembre 2010. En mars 2011, la guerre a éclaté, et pendant les deux semaines qu'a duré la bataille d'Abidjan, il a documenté ce qu'il vivait et ce qu'il voyait en le retranscrivant sur des toiles monumentales. Deux mois plus tard, il se retrouvait sur le marché international. J'ai pu me rendre compte personnellement des fabuleux résultats que l'on obtient en moins d'un an simplement en créant les circonstances favorables pour que l'artiste puisse travailler dans les meilleures conditions. Et ce n'est pas forcément aux institutions de prendre cela en charge : les personnes privées, les hommes d'affaires locaux peuvent aussi apporter leur pierre à l'édifice. Cela passe par pas grand-chose finalement, comme des galeries fournissant un espace de travail et du matériel à leurs artistes par exemple... ce qui ne figure pas aujourd'hui parmi les pratiques les plus courantes au sein des galeries ivoiriennes.



Clic Clac Baby

En à peine quelques mois, donc, le « sujet » Aboudia avait déjà fait le tour des médias les plus prestigieux : Reuters, The Telegraph, L'Express, BBC Africa, Arte, France 24... tandis que Jack Bell, son galeriste à Londres, mettait tout en œuvre pour que ses toiles rejoignent l'exposition permanente de la prestigieuse galerie Saatchi et la collection Pigozzi.

À l'inverse, si Paul Sika a frappé très fort en 2009, tapant dans l'œil de l'influente agent d'artistes new-yorkaise Josette Lata après son interview sur CNN, l'exclusivité de leur collaboration - qui n'est d'ailleurs plus d'actualité aujourd'hui - ne s'est soldée par aucune vente à l'international. Et c'est sur fonds propres que le jeune photographe a fait éditer en 2010 « At the heart of me », un ouvrage rassemblant les 36 clichés qui constituent à ce jour l'ensemble de sa production officielle. Programmé dans le calendrier d'expositions de la galerie Cécile Fakhoury, il est actuellement de nouveau en phase de création et devrait très prochainement voir sa cote rehaussée, et sa carrière relancée à sa juste valeur.

Idem en ce qui concerne Camara Demba : jusqu'à récemment, ce dernier ne savait même pas où ses œuvres avaient été exposées. « Des intermédiaires les lui avaient achetées, et pendant des années,

elles ont voyagé à travers l'Europe par le biais d'expositions collectives. Il n'en a jamais rien su et n'a jamais donné la moindre interview. On ne peut pas désincarner l'art ainsi, ni valoriser un artiste sans passer par l'artiste lui-même », explique Stefan Meisel, depuis peu son agent.

Dans le même ordre d'idées, le journaliste John James, de BBC Africa, explique que suite à un article consacré à Augustin Kassi (chef de file reconnu du courant des naïfs ivoiriens et peintre comptant de nombreux adeptes à travers le monde) publié sur le site de la BBC et « cliqué » plus de 200 000 fois par les internautes, de potentiels acheteurs londoniens ont contacté le siège de la rédaction pour savoir où et comment se procurer un tableau du maître ivoirien. Anecdote révélatrice s'il en est de l'importance primordiale de la communication à l'heure du village planétaire et l'ère du tout numérique : bien utilisé, l'outil Internet peut aussi constituer une fabuleuse opportunité pour pénétrer plus facilement le marché international.

Car comme l'explique le professeur Yacouba Konaté :

« Il est très compliqué d'être un électron libre dans notre système contemporain globalisé. Pour que le marché de l'art contemporain africain en général et ivoirien en particulier décolle, il faut du

travail, des moyens, il faut que l'artiste puisse se renouveler et expérimenter, qu'il ait des opportunités pour éviter de stagner. Sans oublier le travail de médiatisation nécessaire pour faire connaître ces artistes. Il n'est pas normal que parmi les galeries opérant aujourd'hui à Abidjan, certaines ne soient même pas capables d'imprimer une petite plaquette pour documenter les artistes qu'elles exposent et leur travail. Un tableau est plus qu'une marchandise, il faut connaître l'approche, se donner le temps d'apprendre le métier, la formation, y croire. Au-delà de l'attrait financier, il faut faire preuve d'un réel engagement militant. Les intérêts en jeu sont parfois colossaux et la tentation de garder les artistes par devers soi, grande. On est dans une logique d'écuries, sans qu'il y ait toujours derrière, les moyens d'assurer la notoriété de l'artiste ».

La querelle « historique » entre André Magnin et Jean-Marc Patras, relatée en 2008 dans un article du New York Times et centrée autour de la paternité des négatifs du photographe malien que se disputaient les deux galeristes montre, à travers l'émoi et les passions suscitées, l'importance et le potentiel du marché de l'art contemporain africain, et met à jour un travers aggravé par le manque de visibilité de ce dernier : la tentation de s'approprier la « poule aux œufs d'or ». Cette même tentation, alliée à une communication quasi inexistante autour de l'artiste, pourrait expliquer les conditions dans lesquelles vit actuellement un Frédéric Bruly-Bouabré tandis qu'à des milliers de kilomètres de là, ses œuvres s'arrachent à des milliers d'euros dans l'anonymat feutré des salles de vente aux enchères.

Quel footballeur, quel musicien, géré par un staff et un agent un tant soit peu soucieux du bien-être de son « poulin », tomberait dans l'anonymat alors que son nom continue de faire vendre et d'enrichir ceux qui s'en prévalent ? « On ne peut pas aimer l'art sans aimer l'artiste », plaide Aboudia. Et c'est assurément par là qu'il faut commencer. 🍌